

Il existe plusieurs manières d'être père

Ce dimanche, en France, on fête les pères. Si les hommes se sont émancipés de la figure patriarcale, l'autorité doit rester un « service rendu » à l'enfant, selon le psychologue Daniel Coum.

Entretien

Pourquoi ce livre *Paternités* (1) avec un « s » ?

Le pluriel s'impose car il existe désormais plusieurs manières d'être père. Avant, c'était une seule et unique figure. Celle du « bon » père de famille. Il incarnait l'autorité, laquelle s'imposait à l'épouse et aux enfants. L'image d'Épinal, c'est la photo avec le père, debout, une main condescendante et protectrice sur sa femme, laquelle est assise, avec un enfant dans les bras. Le père était une figure incontestable et incontestée.

Que s'est-il passé ?

Ce dogme reste présent, mais il est heurté par deux grands changements en Occident. D'une part, l'émancipation des femmes, leur revendication d'indépendance, leur refus de la soumission d'un sexe à autre sexe. D'autre part, les avancées de la démocratie. Le refus qu'une personne – homme ou femme – soit assujettie à un ordre collectif. En France, cette volonté de liberté et d'égalité est née des Lumières et de la Révolution française. Les événements de mai 1968 marquent le début concret de cette redistribution des rôles entre les sexes.

Quelle répercussion pour les hommes ?

Ils ont découvert qu'ils pouvaient aussi s'émanciper de ce dogme auquel ils étaient tout autant assujettis que les femmes. Qu'ils pouvaient aussi être « maternels », et en tirer profit ainsi que leurs enfants. Cela a donné naissance aux « papas poules », qui sont présents à l'accouchement, changent les couches, donnent le biberon et jouent avec leurs enfants. Ces pères pionniers ont découvert un nouveau monde, ignoré de leurs propres pères. Ceux-ci ne commençaient à s'occuper des enfants que plus grands, « sortis des jupes de leur mère ».

Ils ont changé de rôle ?

Non, mais les hommes ont désormais la liberté de le choisir. C'est une mutation culturelle. Un progrès. La contrepartie, c'est qu'il leur faut inventer la manière dont ils veulent être père. Tout devient plus compliqué. Et plus angoissant. Dans les couples divorcés, il n'y a pas de modèle qui explique la façon d'être père un week-end sur deux, la moitié des vacances... Dans ce partage des tâches, des pères sont mis en difficulté pour trouver une place qui ne soit ni celle d'une seconde mère ni celle d'un père absent. Aussi une grande majorité d'hommes s'interrogent sur ce qu'être père veut dire.

Ces évolutions ont-elles des conséquences pour l'enfant ?

Les pères n'ont plus forcément envie de jouer le rôle du père fouettard, de celui qui gronde et est sévère. Alors



Daniel Coum : « La diversité de ses figures témoigne de la vitalité de la paternité. »

qui va le faire ? Qui commande à la maison ? Cette incertitude quant aux places et aux limites interroge voire insécurise les enfants. On observe au quotidien les effets négatifs : des enfants qui n'écoutent rien, sont plus agités, et tiennent moins en place ; le manque de respect des ados ; et, sans doute, certaines formes de violences dans la famille et à l'extérieur.

L'autorité est-elle en crise dans notre société ?

Pour les déclinistes, il n'y aurait plus d'autorité ! Ils citent Balzac qui disait qu'en coupant la tête de Louis XVI, la Révolution a coupé la tête de tous les pères de famille... À l'inverse, pour les plus extrémistes, toute forme d'autorité parentale est obsolète voire abusive. De fait, il existe des sociétés où les pères n'existent pas. Mais pas de société sans autorité à exercer sur les enfants !

Pourquoi ?

On a cru qu'il fallait se débarrasser de l'autorité pour empêcher les abus de pouvoirs du *pater familias* d'antan : droit de vie et mort sur ses enfants, autorité parfois implacable sur sa

femme, les employées de la maison, etc. Mais peut-être a-t-on poussé le curseur trop loin ? Les enfants ont besoin de bienveillance mais aussi de limites. Ils ont besoin d'être confrontés à l'autorité des adultes qui indiquent ce qui est autorisé ou interdit, le bien et le mal, etc.

Faut-il rétablir l'ordre ancien ?

Non, bien sûr ! Même s'il y a des tentatives de retour en arrière. C'est ce que l'on peut observer chez les traditionalistes, les religieux extrémistes, qui veulent à nouveau soumettre la femme et les enfants à la puissance de l'homme ou d'un dieu. Le mouvement de la Manif pour tous, opposé au mariage des homosexuels et les nouvelles manières d'être père ou mère qui en découlent, en est aussi un exemple. Mais les modèles familiaux ont évolué : familles monoparentales, adoptives, recomposées... et les couples gays et lesbiens qui sont sans géniteurs à proprement parler. Dans ces familles, les enfants ne vont pas plus mal qu'ailleurs. Ils deviennent des adultes capables de vivre en société, en bonne relation avec les autres.

Que signifie être père aujourd'hui ?

Ce n'est pas tant l'homme, et encore moins le géniteur, qui fait le père mais le « service rendu » à l'enfant. Cette paternité ou fonction paternelle répond à deux principes. C'est d'abord l'identification, permettre à l'enfant de se construire comme garçon ou fille. La deuxième dimension est celle de la séparation. Un enfant a besoin d'être aimé mais aussi d'être séparé de ceux qui l'aiment pour aller vers l'extérieur. Cette fonction peut s'exercer de différentes manières et être incarnée par différentes figures. Par un homme, père légal, éducateur, géniteur, ou un oncle... Mais aussi par une femme, mère de l'enfant ou pas.

Vous citez l'exemple d'Abraham. En quoi peut-il aider les pères modernes ?

Dans la Bible, Abraham a accepté de se soumettre à la loi du Père qui lui demande de sacrifier Isaac, son enfant unique et chéri. Cette histoire nous apprend qu'être père, c'est ne pas posséder son enfant. C'est aussi s'en séparer pour qu'il grandisse.

Et pour les couples ?

Les pères s'autorisent à montrer leurs sentiments. Ils s'attachent. Et la séparation leur « fend le cœur ». Mettre en œuvre la paternité, c'est aussi pour les parents prendre un peu de temps, entre eux, sans leur progéniture. Ne pas être que parents ! Cette « séparation », un week-end par exemple, est aussi un service à rendre aux enfants.

Laurence GUILMO.

(1) *Paternités*, de Daniel Coum, psychologue et directeur de Parentel à Brest.

Repères

1958. Naissance à Toulon. Psychologue clinicien d'inspiration psychanalytique, spécialiste des relations familiales, Daniel Coum intervient régulièrement dans l'émission les *Maternelles*, sur France 5.

1989. Création à Brest de l'association Parentel, une permanence téléphonique d'aide psychologique pour les parents du Finistère, dirigée par Daniel Coum.

2006. Création du service Pasaj, qui permet aux ados d'échanger avec un psychologue par mail, texto et téléphone, tous les soirs, de 20 h à 23 h.

2010. Création de Parent'âge, destiné aux personnes âgées et leurs familles dans les quatre départements bretons.

2016. Les 16 et 17 juin, à Brest, 11^e congrès national sur la parentalité, sur le thème : « De quelles violences les liens familiaux sont-ils l'occasion ? »